

Trisha Brown, polydirectionnelle

JEUDI 07 NOVEMBRE 2013

LE COURRIER

[Cécile Dalla Torre](#) [1]



DANSE • L'œuvre de la chorégraphe est au cœur de l'actualité genevoise. Historienne de la danse, Sarah Burkhalter déchiffre sa pluridisciplinarité.

Cécile Dalla Torre

L'immense danseuse et chorégraphe américaine, 77 ans, ne se déplace plus aujourd'hui. La Trisha Brown Dance Company, en revanche, continue de tourner. A Genève, ce soir au Pavillon Sicli puis samedi au Bâtiment des Forces motrices (BFM), elle présentera un modeste échantillon du travail d'une artiste inclassable qui a marqué des décennies de danse. Historienne de l'art et de la danse, responsable de l'antenne romande de l'Institut suisse pour l'étude de l'art, Sarah Burkhalter s'intéresse plus particulièrement aux pratiques interdisciplinaires. A la croisée des arts visuels, des arts vivants et des sciences, elle nous parle de cette icône postmoderne qui incarne l'hybridation entre ces disciplines.

Au Flux Laboratory, à Carouge, vous venez de donner des conférences sur l'influence de l'architecture et du dessin sur l'œuvre de Trisha Brown. Elle se disait d'ailleurs autant plasticienne que chorégraphe. N'est-ce pas paradoxal pour une chorégraphe de réduire l'espace à deux dimensions?

Sarah Burkhalter: La danse et l'architecture s'occupent de l'espace, ayant en commun la contrainte du lieu. En dessin, c'est le geste qui lie le trait et le mouvement. Chez Trisha Brown, il n'y a pas de frontières entre ces disciplines. D'où l'utilisation du dessin sous différentes formes: considéré comme un support extérieur au mouvement, pour imaginer la forme de la danse, servir de décor à ses pièces, ou encore donner une structure à la chorégraphie, comme c'est le cas en architecture. *It's a draw*, qu'elle peint tel un palimpseste, restitue le passage du corps sur le papier. Elle a même produit des dessins indépendants, issus de sa recherche graphique liée au geste.

En quoi le courant postmoderne dans lequel s'inscrit Trisha Brown a-t-il poussé plus loin encore la radicalité des modernes?

Polydirectionnelle, l'approche postmoderne s'affirme en réaction à la danse moderne américaine qui, bien qu'ayant libéré le corps de son carcan, est devenue canonique dans les années 1940. Elle entend défaire ce qui est établi et aller au-delà de la portée archétypale des personnages. On s'intéresse non plus à une narration mais à la recherche d'un nouveau langage, passant par l'expressivité propre du mouvement.

Dans le sillage d'Anna Halprin, Trisha Brown s'attachait même à reproduire les gestes du quotidien...

Chez Trisha Brown, le mouvement ne s'initie plus à partir d'une partie du corps, comme le bassin chez Martha Graham, pour exprimer l'essence de la danse. L'ensemble du corps est désormais convoqué. L'ouverture du spectre est totale, incluant les tâches ménagères, comme passer un coup de balai. On retrouve en effet ces fameuses «tasks», ou activités, dans ses chorégraphies.

Comment la situer aujourd'hui?

L'interaction avec l'architecture et le dessin nourrit le travail chorégraphique de Trisha Brown. Dans ses «Equipment Pieces», par exemple *Walking Down The Side of a Building*, le danseur arpente les immeubles de New York à 90 degrés à l'aide de poulies et harnais. Passant de la gravité à la verticalité, l'espace de la danse bascule, et nos perceptions avec. Ses travaux in situ ont influencé les performeurs. Mais sa démarche reste une recherche chorégraphique et non une forme d'«art performance».

Elle s'est toujours refusé à parler d'une «technique Brown». Pourquoi?

Trisha Brown résiste à toute volonté d'étiquetage. Ce qu'elle souhaite, c'est transmettre des états de corps. Car elle est en recherche permanente.

Y a-t-il une spécificité du cycle des «Early Works» ou premières pièces, dont quelques-unes sont présentées ce soir à Genève dans l'ancienne usine Sicli?

Ces courtes pièces des années 1970 ont été créées pour être mobiles, jouées en dehors des théâtres, en plein air, sur l'eau, etc. Ce qui n'en fait pas pour autant des «performances». Pour beaucoup, elles se basent sur la notion d'accumulation, tant des danseurs que des gestes. La sobriété et la répétition du mouvement sont l'essence même de ce courant minimaliste. Comme dans les lieux publics, l'espace décloisonné du Sicli se prêtera à la circulation des spectateurs.

Que dire sur les trois pièces créées pour la scène figurant parmi les quatre-vingt-dix à son répertoire, qui seront interprétées samedi au BFM?

Astral Convertible est emblématique de la collaboration de la chorégraphe avec son ami plasticien Robert Rauschenberg, qui en a conçu le décor. Datant de 1989, elle s'inscrit dans le cycle des «Valiant Pieces» ou «pièces héroïques», toujours dans la recherche d'une danse verticale, avec des échanges parfois violents entre les danseurs. *If you couldn't see me* est un solo de dos, que Trisha Brown a dansé à sa création en 1994. La pièce évite la frontalité et sonde une zone peu explorée, le dos étant montré comme une forme malléable et picturale. On est dans l'intime, dans les coulisses du corps, ce qui crée une déstabilisation perceptive, une tension intense.

Au programme, sa dernière pièce, chorégraphiée en 2011 avant de passer le relai à la tête de sa compagnie, met un terme à cinquante ans de création...

Pièce au titre polysémique, *I'm going to toss my arms, if you catch them they're yours* manifeste sa volonté d'inclure de l'humour dans son travail. La notion de «tossing the arms», ou «jeter ses bras», y est essentielle. Si on les attrape, c'est à nous d'en faire quelque chose. Un gage de générosité de la part de l'artiste, de lâcher-prise aussi. Qui a bien sûr valeur de transmission ...

Les soirées à Sicli et au BFM affichent déjà complet. Rens: www.adc-geneve.ch [2], www.fluxlaboratory.com [3]